

# la francophonie contre le développement

par abraham serfaty

Il est d'usage de soutenir que l'utilisation de la langue française est une nécessité par rapport à la langue arabe lorsqu'on se place dans l'optique du développement, et plus particulièrement, du progrès scientifique et technique. C'est ce point de vue que nous allons discuter.

Tout d'abord, il nous faut partir d'une définition du développement. Lors de notre participation au séminaire sur le Développement organisé il y a deux ans par l'Institut de Sociologie, nous avons critiqué la démarche consistant à considérer le développement comme une importation de techniques, considérant le développement comme une technique, et montré que, précisément dans l'objectif du progrès scientifique et technique, le développement s'identifie à l'émergence des potentiels créateurs de l'ensemble de la société.

Je rappelle la formulation à laquelle nous avons abouti : «Le Développement est l'émergence et l'épanouissement, à travers l'effort de maîtrise consciente et toujours plus poussée du réel, effort constituant le champ de forces de la création collective, des énergies créatrices de l'ensemble des

êtres humains de la société» (1) Tel est donc le point de départ de notre réflexion. Dans ce cadre, comment se pose le problème du langage, et concrètement, de l'orientation préconisant le support du français pour l'enseignement des sciences et la formation de l'esprit scientifique ?

## I — Langage et pensée

La première question qui se pose est celle des rapports entre le langage et la pensée.

1) Le langage est-il la forme de communication de la pensée ? C'est évidemment le sentiment général. Mais d'où vient ce sentiment général ? N'est-il pas lui-même le reflet idéologique de toute une structure sociale, l'expression de toute une conception de la culture et des hommes ?

En effet, quelle conception culturelle et sociale recouvre cette expression «communication de la pensée» ? La conception, remontant aux premières sociétés d'exploitation de l'homme par l'homme, que la pensée est réservée à une élite, à la classe dominante. Certes la classe dominante, propriétaire des moyens de production, des terres, maîtresse de l'appareil d'Etat, utilise plutôt ces moyens à ses propres jouissances, et de moins en moins à la pensée. Aussi développe-t-elle le corps des mandarins. Scribes de l'époque pharaonique, philosophes de la Grèce esclavagiste, mandarins des Empires chinois, prêtres du temple que dénonçaient Jérémie et Jésus et Oulamas que dé-

nonçaient Al-Ghazali et le Fqih Moulay Larbi Alaoui et aujourd'hui ces nouveaux et innombrables mandarins qui vont de ces professeurs d'Université tremblant devant le pouvoir au Colloque d'Ifrane aux technocrates imbus d'efficacité et des «cher ami» du Grand Patronat international.

Ce Professeur, ainsi doué de Pensée, la répand du haut de sa chaire par la parole, par le langage. Cette vérité ainsi reçue, emmagasinée, triée, servira de règle définitive à l'action. Le cadre supérieur ainsi formé, ingénieur, chef de service, n'a plus comme fonction dans sa vie que transformer des directions générales en ordres particuliers, et, en sens inverse, rendre compte. Le langage, oral ou écrit, ne devient plus communication de la Pensée, mais comme on dit maintenant, communication de l'Information.

L'aboutissement de cette conception millénaire est la cybernétique, dont la racine grecque signifie gouverner. Comme l'écrit N. Wiener, fondateur de cette pseudo-science, «Quand je donne un ordre à une machine, la situation ne diffère pas fondamentalement de celle qui se présente quand je donne un ordre à une personne» (2)

On conçoit ici le mérite de la clarté, des phrases brèves, du sujet agissant sur l'objet par l'intermédiaire ou verbe. La clarté cartésienne est celle de l'ordre.

Ainsi Wiener nous apprend que si les Indiens d'Amérique ont été dépossédés de leurs terres par les colons anglo-saxons, c'était, outre l'effet de la contrainte, par suite «d'une injustice sémantique peut-être encore plus grave» (1). Et de nous expli-

quer que «Peuple de chasseurs, les Indiens n'avaient aucune conception de propriété individuelle de la terre. S'ils comprenaient bien la notion de droits de chasse sur des territoires déterminés, pour eux la notion de possession en toute propriété n'existait point. Dans leurs traités avec les colons, ce qu'ils entendaient céder, c'étaient des droits de chasse, généralement des droits de chasse dans certaines régions. Par contre, les Blancs étaient persuadés, si l'on donne à leur conduite l'interprétation la plus favorable, que les Indiens leur cédaient des droits de possession en toute propriété».

On voit les avantages d'une langue claire et de la notion de possession. Aujourd'hui heureusement, de telles «injustices sémantiques» peuvent être définitivement écartées. Pour éviter les failles qui subsisteraient à la clarté cartésienne se développe le langage-machine. Cobol, Fortran, Algol, nous permettront, permettent à la civilisation occidentale de disposer d'ordinateurs à la tête, de machines (ou d'hommes-machines) à l'autre extrémité ; ainsi peut-on des week-ends en Floride, faire part au monde du résultat des calculs de l'ordinateur qui ont décidé l'intervention au Cambodge ou la livraison de Phantom aux sionistes.

Ajoutons que cette démarche n'est pas seulement colonialiste. Elle est, ce qui se rejoint, une attitude de classe, elle exprime le mépris des hommes ancré dans la pensée bourgeoise, et en même temps, la pauvreté d'esprit de cette pensée. Un ancien ministre français de l'Education nationale, A. Peyrefitte, exprimait, avec un cynisme d'un autre temps, cette pensée, dans un débat qui l'opposait le 2 juin 1967 à deux députés du PCF : s'appuyant sur une aussi haute autorité scientifique que... Paul Bourget(1), M. Peyrefitte déclarait : «Acceptez de voir la réalité en face et considérez que l'évolution d'une société n'est pas pratiquement plus compressible que le temps des saisons et le temps des générations ... ce qui compte le plus dans le progrès intellectuel, ce qui commande l'agilité de la pensée :

la facilité de s'exprimer, cette facilité d'élocution sur laquelle beaucoup d'entre nous ont insisté et qui fait qu'un fils d'ouvrier, formé depuis l'âge le plus tendre par son père, a plus de difficultés pour s'exprimer qu'un fils d'avocat. Vous n'y pouvez rien, c'est comme cela». [Cité en (3)] Comment penser que ces gens-là et leurs émules locaux aient quelque confiance dans les possibilités intellectuelles du fils du chômeur ou du paysan arabe !

Il faut souligner que la logique de cette démarche ne conduit même plus à la francophonie, mais à quelque chose comme la Fortranophonie. Et encore suffirait-il d'y initier quelques-uns, ceux justement de l'élite locale jugés dignes d'accéder à ces mystères. Quant aux autres, leur place est toute tracée : danseurs et joueurs de folklore pour les touristes de la civilisation des loisirs et du napalm.

Est-il besoin d'ajouter que cette démarche est sans issue. Les progrès de la science rendent au contraire impératifs l'accès de tous au pouvoir créateur, le changement des bases sociales et culturelles qui en interdisent l'accès et, dans ce cadre, le développement du langage comme dialogue créateur.

2) G. Mounier, dans une belle étude sur Langage et Communication (4), montre qu'il y a quelque imprudence à écrire comme Levi-Strauss que «les règles du mariage et de la parenté servent à assurer la communication des femmes entre les groupes, comme les règles économiques servent à assurer la communication des biens et services, et les règles linguistiques la communication des messages». Mounier précise que le linguiste qui parle de communication linguistique «vise toujours une opération qui comporte d'une part la caractéristique de l'intercompréhension vérifiable par la praxis toutes les fois que c'est absolument nécessaire ; et d'autre part l'alternance qui fait que le locuteur peut devenir auditeur, et l'auditeur locuteur».

Il s'agit déjà d'autre chose que du rapport classique Maître-Élève, Sujet-Objet. Nous pensons que l'on peut et

l'on doit aller plus loin. L'essence de l'homme étant sa capacité créatrice, l'essence du Développement étant l'épanouissement des capacités créatrices de tous les hommes, le langage devient le support de cette création collective, de cette recherche collective.

Mais s'il y a recherche et création collectives, la forme même du langage, sinon sa structure, se modifie. Il ne s'agit plus d'exprimer des propositions claires, mais une pensée en gestation, avec ce qu'elle contient encore d'obscurités. Ou plutôt, disons que les concepts mêmes de clarté et d'obscurité sont à remettre en cause. Une des lois fondamentales de la nature étant l'unité des contraires, dans le mouvement même de la nature, dans le combat, physique et intellectuel, de l'homme pour maîtriser la nature, le mouvement est incessant entre le clair et l'obscur, entre le positif et le négatif. Précisons : ce mouvement est vain s'il est scolastique, s'il est celui des jeux intellectuels détachés du réel, détachés de l'action transformatrice de la nature. Par contre, intégré à cette action, le mouvement incessant de l'intelligence humaine, de l'intelligence collective des hommes, tend à faire émerger de l'obscurité environnante des concepts non pas clairs mais éclairants, des guides pour l'action transformatrice, des hypo-thèses mobilisatrices des hommes et des réflexions pour la transformation de la nature et de la société. Ces guides, ces concepts, liés à cette notion, révèlent, dans la mesure même où ils deviennent réalité, de nouvelles obscurités sous-jacentes. Le mouvement, incessant, de la pensée et de l'action, se poursuit.

Ainsi une phrase claire, qui se suffira à elle-même comme phrase claire, peut être la consécration, dans tous les sens du terme, d'un état de fait, la communication d'un fait, mais en tant qu'expression de la pensée, n'exprime plus qu'une pensée scolastique, ou, ce qui revient au même, une pensée stéréotypée, achevée, automatisée et automatisable. J. Leray parlant de l'invention en mathématiques (5), écrit : «Quand la perfection sem-

ble atteinte, c'est que l'imagination et l'érudition sont épuisées». Un autre chercheur, biologiste et philosophe à la fois, M. Cury, rend ce passage de la réflexion profonde à l'expression formelle, en parlant du «contraste entre le travail en laboratoire et l'expression ultérieure de ce travail. Tout se passe comme si, pendant six mois le savant mettait pour ainsi dire le monde à l'envers, bouleversait les significations les considérait dans leur ambiguïté, bousculait toutes les habitudes. Et voici maintenant qu'il parle et le langage l'oblige à feindre de tout remettre à l'endroit» (6).

Une pensée riche, tendue vers l'action transformatrice, exprimée partiellement par les mots, suscite la réflexion, l'interrogation, joue, littéralement un rôle de détonateur intellectuel pour l'auditeur qui est effectivement interlocuteur, dont la pensée est également tendue vers cette même action.

Prenons un exemple concret. Lorsque Lénine lançait, le 4 avril 1917, le mot d'ordre «Tout le pouvoir aux Soviets», les intellectuels petits-bourgeois qui s'affichaient comme révolutionnaires, qu'ils soient menchéviks ou bolchéviks, mais qui n'avaient pas dépassé le cadre de la pensée positiviste, firent des gorges chaudes, crièrent à l'absurde. Mais pour les ouvriers, les paysans et les soldats de Russie qui vivaient la réalité sous-jacente, celle que faisait éclater Lénine, ce mot d'ordre, qui n'était certes pas une phrase cartésienne, et qui exprimait tout le potentiel de cette réalité sous-jacente, devenait une pensée mobilisatrice, une idée qui, comme chacun sait, a ébranlé et n'a pas cessé, depuis, d'ébranler le monde.

Dans l'histoire des Sciences, pour ne prendre qu'un exemple parmi des centaines, on sait que la théorie de la relativité s'est heurtée au scepticisme d'une large partie de la communauté scientifique d'alors. L'un des mathématiciens qui aurait pu lui-même être le plus proche de cette découverte, Henri Poincaré, n'a pu la comprendre du fait de sa formation cartésienne.

Ce qui précède explique également le rôle, irremplaçable, de l'expression artistique et poétique lorsqu'elle procède de cette même tension. M.Cury écrit : «autant une fausse science s'oppose à une fausse poésie, autant une véritable science est extraordinairement proche d'une véritable recherche poétique» (6). Ceci explique aussi que, quelle que soit la richesse d'une langue, elle est toujours inférieure aux potentialités de la pensée. Mais ceci explique par là-même que les critères qui ont pu amener un Louis Massignon à écrire «ces langues indo-européennes ne sont faites que pour exprimer l'action du monde extérieur ; la langue française c'est le jardin de l'intelligence où nous promènent les auteurs classiques», en opposant ces langues aux langues sémitiques qui «sont faites pour une contemplation intérieure, de même que le jardin sémitique est un désert enfermé entre quatre murs, au milieu duquel on fait jaillir une source» (7), ceci explique que ces critères ne reposent que sur toutes les fausses conceptions insufflées aux intellectuels, même les plus honnêtes, mais qui restent des intellectuels bourgeois, par la Culture Occidentale impérialiste.

3) L'explication scientifique du phénomène du langage rejoint les textes sacrés. Ibn Khaldoun écrivait : «Dieu a distingué l'homme de tous les autres animaux en lui accordant la réflexion, faculté qui marque le commencement de la perfectibilité humaine et l'achèvement de la supériorité de l'homme sur les autres êtres ainsi que sa noblesse».

Le grand mathématicien Dedekind exprimait ainsi cette même pensée profonde : «Nous sommes de race divine et possédons le pouvoir de créer». Ce pouvoir de créer est le fruit d'un processus d'un million d'années pendant lequel «l'homme développait son habileté dans la fabrication des outils et très probablement son sens social, son intelligence et sa sensibilité» (8). L'homme sapiens, l'homme actuel, émergea de ce processus il y a 40 à 50.000 années. J. Hawkes (8) distingue la période «entre 40.000 et

8.000 avant J.C. comme la grande période de formation des races humaines. C'est alors que l'homme sapiens (après une notable concentration de population et peut-être d'organisation sociale qui put avoir lieu en Afrique septentrionale et centrale ou en Asie Mineure, et qui fut certainement renouvelée constamment dans des centres secondaires) se répandit dans tout l'ancien monde et passa ensuite en Amérique». J. Hawkes ajoute «Le soleil et le gel, la forêt et la plaine, l'humidité et la sécheresse, l'altitude et la latitude, les ressources en eau et en nourriture, un héritage variable venant d'un passé plus reculé et les mouvements fortuits des peuples, tout ceci contribuera pendant ces millénaires à donner à notre espèce les différences de taille et de proportion, la structure faciale et la couleur de peau, de teinte et de texture de cheveux qui font la richesse et la variété de l'espèce humaine», et J. Hawkes précise : «tout en restant une espèce unique».

Le linguiste F. François aboutit à une réflexion similaire sur le langage (9) : «Quels que soient leurs techniques, leurs institutions et leurs modes de vie, tous les groupes humains ont à leur disposition au moins un système de signes qui se rapproche suffisamment de ceux utilisés dans les autres groupes pour qu'on puisse tous les appeler du nom commun de langues. Les langues se distinguent toutes, par ailleurs, des langages animaux, ainsi que des langues artificielles inventées par l'homme. Ce qui est remarquable, c'est à la fois l'universalité du phénomène et la diversité des formes qu'il prend. Son universalité, parce qu'il n'est pas évident que tout groupe reconnu par ailleurs comme humain doive se servir d'une langue. Sa diversité, parce qu'on ne comprend pas a priori pourquoi ces langues doivent être aussi différentes qu'elles le sont».

Si l'on ne comprend pas a priori cette diversité des langues l'explication de J. Hawkes s'applique également au langage.

Il résulte de cette compréhension de l'origine de l'homme, de la com-

préhension de ce qui fait à la fois son unicité fondamentale et sa diversité apparente, d'une part, mais aussi de la compréhension des rapports entre langage et pensée qu'il n'y a pas de langue supérieure à une autre. F. François reconnaît : « Il n'y a rien qui ne puisse être dit en quelque langue que ce soit ». Il est vrai que sa formation cartésienne l'amène à ajouter : « Cela en précisant que « dit » ne signifie pas « rendu parfaitement explicite ». Nous renvoyons pour le commentaire de cette précision au début de cette étude.

4) Mais cela ne signifie pas que les langues sont interchangeables. Précisément parce que l'épanouissement de l'intelligence humaine est le fruit d'un processus de plusieurs dizaines de milliers d'années, il n'est pas possible de dissocier le développement de l'intelligence chez l'enfant de tout son milieu, de tout ce passé.

Là nous devons une fois de plus renvoyer aux travaux fondamentaux de J. Piaget et de son école sur la psychologie de l'intelligence (10).

Les structures de l'intelligence que Piaget a pu définir sont acquises à 12 ans comme le fruit d'un processus qui se développe depuis la naissance, sans compter le processus biologique antérieur. Ce processus est psychogénétique, c'est-à-dire qu'il se traduit au niveau du développement psychique par un mouvement dialectique permanent entre le sujet et l'objet, entre les structures psychiques et l'environnement, mouvement qui fait progresser ces structures psychiques, de transformation en transformation, de genèse en genèse, vers les structures de l'intelligence conceptuelle.

Piaget résume ainsi le processus d'où surgit la structure de l'intelligence conceptuelle : « Cette structure, qui apparaît vers douze ans, est donc préparée par des structures plus élémentaires, qui ne présentent pas le même caractère de structure totale, mais des caractères partiels qui se synthétiseront ensuite en une structure finale. Ces groupements de classes ou de relations dont on peut analyser l'utilisation par l'enfant entre

sept et douze ans, sont eux-mêmes préparés par des structures encore plus élémentaires, non encore logiques, mais prélogiques, sous forme d'intuitions articulées, de régulations représentatives, qui n'offrent qu'une semi-réversibilité. La genèse de ces structures renvoie au niveau sensori-moteur qui est antérieur au langage, et où l'on trouve déjà toute une structuration, sous la forme de construction de l'espace, de groupes de déplacement, d'objets permanents, etc. (structuration qu'on peut considérer comme le point de départ de toute la logique ultérieure). Autrement dit, chaque fois que l'on a affaire à une structure en psychologie de l'intelligence, on peut toujours en retracer la genèse à partir d'autres structures plus élémentaires, qui ne constituent pas elles-mêmes des commencements absolus, mais dérivent, par une genèse antérieure, des structures encore plus élémentaires, et ainsi de suite, à l'infini.

Je dis à l'infini, mais le psychologue s'arrêtera à la naissance » (8).

Ici, à propos des racines biologiques prénatales, nous devons nous élever contre toute interprétation raciale ou du type « hérédité des caractères acquis » chez l'homme qui rejoint l'interprétation raciale. M. Salvat, dans son beau livre (3), rappelle les preuves irréfutables de l'impossibilité d'établir un lien biologique entre l'intelligence des parents et celle des enfants. Et pourtant, l'intelligence a bien un enracinement biologique. Une étude récente du philosophe vietnamien Tran-Duc-Thao (11) nous met sur la voie d'une explication cohérente. Cette étude nous révèle que le cheminement de l'enfant vers le langage reproduit en raccourci l'évolution du préhominiens vers l'homo sapiens, exactement comme l'évolution du fœtus rappelle celle de l'évolution des espèces ! Ainsi le « caractère acquis » provient d'un processus de un million d'années ! Le million d'années qui a donné l'homo sapiens est inscrit dans la mémoire biologique de l'enfant à sa naissance. Mais en même temps, ceci est cohérent avec les

preuves rappelées par M. Salvat et avec ce que nous rappelions plus haut de l'unicité fondamentale de l'espèce humaine.

Ainsi tout enfant, à sa naissance, a les mêmes potentiels intellectuels. Comment se développent-ils ?

Nous pouvons résumer ainsi les résultats des travaux de Piaget sur la genèse de l'intelligence :

a) la construction de l'intelligence repose sur les structures acquises par l'enfant avant l'acquisition du langage dans son milieu culturel ;

b) l'acquisition du langage matériel fait passer ce développement structurel à un nouveau stade tout en étant intégré à ce développement ;

c) le développement de l'intelligence de 2 à 12 ans comprend quatre stades principaux reposant notamment sur le développement de la pensée intuitive et la structuration, sous forme d'opérations concrètes, des groupements opératoires de la pensée qui, au stade ultérieur d'opérations abstraites, caractérisent l'intelligence.

Cette pensée intuitive et ces groupements opératoires concrets dépendent autant, sinon plus, de l'environnement matériel et culturel que de l'apport mécaniste de la socialisation.

Cette construction impose l'unité culturelle et donc linguistique, de l'école et de l'environnement.

d) L'intelligence conceptuelle est structurée à 12 ans. Elle repose, ainsi que son épanouissement ultérieur, sur toute cette structuration antérieure.

5) Mais ce n'est pas tout. Piaget, à partir de ses travaux plus récents, ajoute : « pour autant que la construction de cette structure coïncide avec le moment où chez nous l'individu devient intellectuellement adulte, cette structure finale est en même temps initiale par rapport à la suite du développement sociogénétique et culturel, se poursuivant de génération en génération ». [ cité par C. Novinski in (5) ].

Nous devons ici souligner quelques points. Tout d'abord, Piaget se garde d'aller au-delà du champ social

qu'il a pu observer lui-même. Mais si l'on constate, comme nous l'avons déjà indiqué, que ce processus de structuration dépend autant, sinon plus, de l'environnement matériel et culturel que de l'apport scolaire, on peut penser que ces conclusions s'étendent à l'ensemble des sociétés humaines.

Qu'on n'aille pas penser que nous rejoignons ici les pauvretés d'un A. Peyrefitte. Tout au contraire. La thèse marxiste, prouvée par un siècle d'histoire, est que l'intelligence humaine se développe par la praxis, par la relation dialectique pratique-théorie, nature-raison, action-réflexion. Cette relation rompue, il y a stérilisation de la pensée, quitte à donner de beaux parleurs ! Mais l'enfant, plongé dans la réalité concrète, ne cesse de développer sa pensée, d'autant plus que cette réalité est plus contraignante. Ce qui conduit plutôt à l'opposé des « thèses » de M. Peyrefitte, plus précisément à ceci, qu'écrivait Marx : « aucun philosophe ne présente par rapport à un portefaix, quant aux dons naturels et à l'esprit, fût-ce la moitié de la différence d'un matin avec un lévrier » [Cité in (3)].

Ceci ne veut pas dire que la scolarisation n'est pas nécessaire dès l'enfance, et même dès la petite enfance. Nous pensons seulement que **toutes** les méthodes actuelles d'enseignement primaire dans les sociétés bourgeoises sont mauvaises parce que insuffisamment intégrées au milieu et que le potentiel acquis n'est donc pas inférieur ici par rapport à l'Europe Occidentale, à condition qu'il n'y ait pas de déstructuration culturelle. Nous estimons donc que le résultat acquis par Piaget a valeur universelle : **vers 12 ans, l'individu devient intellectuellement adulte**. Ceci étant, nous ajouterons, avec M. Salvat, que nous sommes, loin, très loin d'avoir abordé sérieusement, dans les systèmes bourgeois, les méthodes qui permettraient de développer mieux les énormes possibilités de développement intellectuel de l'enfant et de l'homme. Les sociétés socialistes, pour leur

part, sont encore au début de cet effort.

Revenant à l'acquisition de l'intelligence conceptuelle vers 12 ans, nous rappellerons que ce n'est pas pour le seul fait de la puberté que les sociétés communautaires précapitalistes accordaient une telle importance à l'âge de 13 ans, comme c'est le cas dans la Bible et dans l'Islam. Cette importance est confirmée dans les sociétés contemporaines par le rôle constant des adolescents dans les grandes luttes politiques et révolutionnaires. La bourgeoisie et ses penseurs s'efforcent d'attribuer ce rôle à « l'exaltation de la jeunesse », à la « crise de l'adolescence ». Mais en fait, on peut se demander ce que signifie pour les sociétés basées sur l'exploitation de l'homme par l'homme, et pour la nôtre en particulier, la « crise de l'adolescence ». Ne serait-ce pas, à l'inverse des idées admises, que l'adolescent se heurte, avec son intelligence structurée logiquement à partir d'un environnement que les parents ont pu plus ou moins préserver dans l'enfance, à un monde **illogique**. Le cheminement douloureux de l'adolescent vers la « maturité » n'est-il pas celui par lequel il soumet son intelligence, il intègre son moi à cette société illogique, devenant finalement un adulte résigné et intégré, donc mûr ?

On conçoit alors que les processus qui, dans le lycée bourgeois, sont conçus pour briser les personnalités en épanouissement soient particulièrement aggravés par les désarticulations linguistiques et culturelles liées à la francophonie.

Par contre, le développement de l'intelligence lié au « développement sociogénétique et culturel se poursuivant de génération en génération » rend d'autant plus impérative l'intégration de l'école à la vie, de l'école à la culture nationale, de l'école à la production et aux producteurs. L'école devient, dans sa réalité quotidienne, un foyer de progrès qui nourrit et est nourri par tout l'environnement. Ceci implique, entre autres, que cette unité linguistique et culturelle s'étende à toute la vie économique du pays.

Est-il besoin d'ajouter que ce développement sociogénétique et culturel s'appuyant sur l'acquis culturel et philosophique de la nation arabe, intégré au processus profond de la révolution arabe, sera une contribution majeure à la culture universelle ?

---

### Conséquence d'ensemble

---

Les conséquences d'ensemble de ce qui précède sont nettes :

1) L'enseignement, la formation de l'intelligence et son développement dans le cadre scolaire doit se situer en harmonie avec le milieu culturel, le support linguistique étant partie intégrante de ce milieu culturel.

2) L'enseignement au primaire ou au secondaire de groupes de matières dans une langue différente de la langue nationale et maternelle est un facteur de **déstructuration** intellectuelle et culturelle.

Par là même, il s'ensuit qu'au supérieur la langue dominante d'enseignement ne peut être que l'arabe, y compris pour les Facultés scientifiques et techniques.

3) La soi-disant théorie de prédisposition de telle ou telle langue pour les sciences et de telle ou telle autre langue pour l'art ou la méditation est une falsification, est un mensonge néo-colonial.

4) L'intelligence créatrice se développe dans l'effort de création collective, dialectiquement structurée, des producteurs et non dans leur soumission. Dans ce cadre, l'école participe à cette création collective, au développement de l'intelligence collective et individuelle par son intégration à cet effort de création collective, par son intégration et sa relation dialectique avec la production.

5) Le rejet de la francophonie et la lutte pour la construction d'une culture du peuple, nationale et arabe, sont en même temps notre meilleure contribution à l'épanouissement de la culture universelle.

## II - Francophonie et pensée bourgeoise

Ceci étant, il nous faut comprendre ce que recouvre l'opération francophonie, non seulement de la part des colonialistes invétérés imbus de leur supériorité paternelle, mais pour les supports locaux de cette opération.

Il y a bien sûr d'abord leur propre aliénation à la société occidentale et bourgeoise. Mais il est clair que pour les plus lucides d'entre eux, l'opération est politique :

Tout d'abord, tant mieux s'il y a déstructuration et désarticulation culturelle. Ceci permet de se moquer des prétentions des lycéens et des étudiants à une meilleure qualité de l'enseignement en avançant qu'il n'en ont ni le niveau ni les capacités. Le malthusianisme en matière d'enseignement est une politique voulue d'étouffement de la jeunesse.

La francophonie recouvre la volonté d'imposer le moule même de la pensée bourgeoise et occidentale. La francophonie c'est d'abord la pensée cartésienne. Aussi nous faut-il l'examiner plus longuement.

1) Si en effet le langage n'est, comme l'a souligné J. Staline, ni une superstructure, ni une infrastructure, s'il n'est pas le produit d'une classe sociale, parce que ayant été lui-même élaboré avant la division des sociétés humaines en classes, il peut en devenir l'instrument.

Ce fut pour les classes exploiteuses le mérite éternel (ou plutôt aussi durable qu'elles-mêmes) des grands philosophes de la Grèce esclavagiste. La raison, telle que la Culture Occidentale la reprit allègrement avec le développement de la société capitaliste, étant effectivement celle de la Grèce antique, telle que le rappelle J.P. Vernant : «La raison ne se découvre pas dans la nature, elle est immanente au langage. Elle ne se forme pas à travers les techniques qui opèrent sur les choses ; elle se constitue par la mise en point et l'analyse des divers moyens d'action sur

les hommes, de toutes ces techniques dont le langage est l'instrument commun : l'art de l'avocat, du professeur, du rhéteur, de l'homme politique. La raison grecque, c'est celle qui permet d'agir de façon positive, réfléchie, méthodique sur les hommes, non de transformer la nature». (12)

La bourgeoisie française montante avait besoin de forger des instruments de domination. Rien d'étonnant donc que le XVII<sup>e</sup> siècle ait vu la double élaboration de la raison bourgeoise et de sa forme d'expression. Mais cette élaboration contenait en même temps le signe de sa condamnation.

Sur le plan des formes d'expression, ce fut, comme l'indique le volume de l'Encyclopédie de la Pléiade consacré à l'Histoire de la littérature française «la conquête de l'instrument» (13), P. Van Tieghem, auteur du chapitre ainsi intitulé précise : «Il va sans dire qu'on ne saurait isoler cette conquête de l'ordre, de la discipline littéraires, de l'évolution politique et sociale de la France pendant le même temps». Parlant de l'ouvrage de Vaugelas, «Remarques sur la langue française», qui donne «les normes exactes de l'instrument» il rappelle que «le bon langage doit refléter exactement le parler de l'élite sociale et suivre l'évolution de la société», en reconnaissant que ceci entraîne «une certaine sclérose de notre langue, qui s'interdira, dans les ouvrages soutenus, le recours au pouvoir créateur de la langue populaire et se tigera pour longtemps dans un aristocratism étroit».

Le second doctrinaire de la langue française fut Guez de Balzac dont les idées sont ainsi résumées : «la beauté littéraire est faite de noblesse et de grandeur de pensée, d'ordre et de proportions exactes, de subordination des parties à l'ensemble».

Enfin, concrètement, «l'élite» lettrée, la bourgeoisie ascendante, «la plupart de nos prosateurs et de nos poètes du XVII<sup>e</sup> siècle» dit l'auteur, fut formée dans les collèges secondaires où la culture insufflée «vise à former des gens du monde capables d'entrer dans les affaires du gouvernement ou de l'administration, de pen-

ser avec plus de clarté que de pénétration, d'écrire avec plus d'élégance ou d'éloquence que de sensibilité ou d'imagination», des collègues où la tendance est de «former des artistes de la plume comme de la pensée, non des penseurs originaux à la recherche d'une réalité ou d'une vérité encore inconnue».

Voilà un corps de doctrines dont l'enseignement secondaire français et du français ne semble pas s'être départi ! Pas plus d'ailleurs que tout enseignement secondaire dans toute société bourgeoise. Il faut cependant reconnaître un changement, c'est la dégénérescence de ce que ce système comportait de cohérent pour la bourgeoisie avec la décadence de cette société. Que dire des reflets qui en sont exportés ?

2) Parallèlement, la raison bourgeoise trouvait son codificateur. L'histoire de l'influence de Descartes sur la pensée bourgeoise est caractéristique de l'ascension et de la décadence de cette pensée. Au XVII<sup>e</sup> siècle, dans la phase ascendante, Descartes, comme philosophe, a contribué à achever la scolastique décadente, et porté les derniers coups à l'argument d'autorité. Mais c'est là sans doute sa seule contribution positive.

J. F. Revel, dans une étude récente (14) souligne bien le fait que Descartes se situe «à contre-courant» de la philosophie de la science de son temps, de la pensée de Galilée et de Bacon, du développement de la science expérimentale. D'Alembert le dit prudemment lorsque, après avoir commenté son apport scientifique, il écrit de Descartes : «Comme philosophe, il a peut-être été aussi grand, mais il n'a pas été si heureux» (15). En fait, comme l'écrit Revel, «son rôle historique a été de résoudre le problème de l'adaptation de la pensée théologique à l'ère scientifique et de substituer un dogmatisme moderne au dogmatisme ancien».

Entendons-nous. Nous n'opposons pas à Descartes le courant «progressiste» de la pensée bourgeoise. Nous n'utilisons pas les termes «progrès» et «progressiste» de la pensée euro-péo-centriste. Nous ne pouvons oub-

lier que la «philosophie des lumières» représentait à la fois les appétits de conquête scientifique et technique de la bourgeoisie et ses appétits de conquête sociale et de domination mondiale. Seuls, au XVIII<sup>e</sup> siècle, quelques penseurs obscurs et isolés de ce courant, dont le seul illustre, et combien solitaire, est Rousseau, exprimaient la conscience populaire sous-jacente qui jaillira avec les sans-culottes pour être aussitôt réprimée et réprouvée, prendre forme avec les premières grandes luttes du prolétariat et trouvera son support scientifique avec Marx.

Descartes représente, dans la pensée bourgeoise des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, la synthèse métaphysique des contradictions de cette pensée face à cet appétit de conquête de la nature et des hommes. C'est pourquoi la pensée cartésienne devait trouver son apogée dans la culture bourgeoise avec la décadence de la bourgeoisie à partir du siècle dernier.

Même sur le plan de l'argument d'autorité, l'ambition de Descartes apparaît à la lecture du Discours de la Méthode : imposer sa propre autorité scientifique et, il faut le dire, obtenir les soutiens financiers en conséquence (Discours, 6<sup>e</sup> partie).

Qu'il soit l'idéologue des pouvoirs établis, le philosophe du mandarinat, c'est là un fait incontesté dont la phrase suivante ne donne qu'un aperçu : «je ne saurais aucunement approuver ces humeurs brouillonnes et inquiètes qui, n'étant appelées ni par leur naissance, ni par leur fortune au maniement des affaires publiques, n'y laissent pas d'y faire toujours, en idée, quelque nouvelle réformation».

Ce mandarin érige en dogme la recherche solitaire, la supériorité de l'homme seul, et le mépris des travailleurs : «Il est vrai que, pour des expériences qui peuvent y servir, un homme seul ne saurait suffire à les faire toutes ; mais il n'y saurait aussi employer utilement d'autres mains que les siennes, sinon celles des artisans, ou telles gens qu'il pourrait payer, et à qui l'espérance de gain, qui est un moyen très efficace, ferait fal-

re exactement toutes les choses qu'il leur prescrirait».

Le dualisme cartésien, qui n'est d'ailleurs qu'une mise à jour du dualisme platonicien, en voulant sauver l'idéalisme, conduit en fait au pire des mécanismes, au matérialisme sordide de la bourgeoisie, au mépris de l'homme.

Voici ce qu'en dit l'analyse d'un manuel scolaire (16) : «Le mécanisme se rattache étroitement au dualisme et il comporte deux corollaires importants :

Il n'y a aucune différence entre l'homme et l'animal sur le plan des fonctions purement organiques ; ils sont l'un et l'autre des machines.

Il n'y a pas de commune mesure entre l'homme et l'animal dès qu'on envisage les fonctions dépendant de la pensée».

Certes Descartes dit de cette pensée que «les hommes les plus hébétés» la possèdent. Et c'est là certes un mérite formel du Discours de la Méthode. Mais concrètement, et le texte même du Discours le confirme, le mépris du travail manuel identifié au comportement animal et aux machines conduit au mépris des travailleurs, des artisans, à l'exaltation du mandarinat et de la technocratie. Son aboutissement est le rêve fasciste de la société «cybernétisée» d'un Wiener et des penseurs de l'impérialisme contemporain.

Face à Descartes, combien est plus riche la pensée d'un Pascal qui fut l'un des rares hommes de la philosophie bourgeoise, et fait encore plus rare, en même temps grand mathématicien et physicien, à approcher une synthèse entre la sensibilité et la raison, à intégrer ces deux démarches de l'homme dans ce qu'il appelait le cœur (17), reprenant, sans doute sans le savoir, la démarche même d'Al-Ghazali et préfigurant la philosophie de la praxis, la dialectique marxiste.

Mais précisément pour cela, cette richesse a été vidée de son contenu par la bourgeoisie qui a voulu présenter Pascal, de même que la culture coloniale nous présente Al-Ghazali,

comme un mystique opposé au rationalisme, alors que, pour l'un comme pour l'autre «se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher», préfigurant ainsi le «Misère de la philosophie» de K. Marx. Mais ceci montre aussi combien la pensée cartésienne, combien la pensée bourgeoise sont à l'opposé de l'homme, à l'opposé, pour ce qui nous concerne, de l'essence même de la philosophie arabe.

3) Voyons cependant la méthode cartésienne. Non que nous soyons les premiers à en faire la critique. Au siècle même de Descartes, entre le mépris de Pascal pour «Descartes inutile et incertain», un philosophe italien Vico, dont le monde célébrait il y a deux ans le tricentenaire, apportait une critique profonde du cartésianisme et s'élevait, entre autres, «contre la déduction falsificatrice d'un faux monde» (18).

La méthode cartésienne est contenue dans les quatre règles, les quatre préceptes de la deuxième partie du Discours de la Méthode.

Examinons-les successivement.

a) «Le premier était de ne recevoir aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle : c'est-à-dire d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et de ne comprendre rien de plus en mes jugements, que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit, que je n'eusse aucune occasion de la mettre en doute».

C'est la règle de l'évidence. Mais toute la création scientifique ne vaut-elle pas contre cette règle : Copernic dans la conception du monde, Einstein dans celle de l'espace-temps, Darwin dans la théorie de l'évolution, Piaget dans la psychologie de l'intelligence, et tant d'autres, n'ont-ils pas toujours remis en cause ce qui se présentait «si clairement et si distinctement» à l'esprit des hommes ? Nous avons rappelé l'inhibition de M. Poincaré par la pensée cartésienne. Ce n'est qu'un exemple de la constante étroitesse de la pensée bourgeoise.

J. D. Bernal qui est à la fois un grand savant et un grand historien et philosophe de la science, souligne dans les conclusions de sa «Science in His-

tory» (19) : «Les philosophies explicites et implicites de la science ont également agi dans le passé comme des facteurs limitatifs plutôt que libérateurs de l'avancement des sciences. Les plus grandes avancées de la science se sont faites en dépit de ces philosophies et non à cause d'elles».

C'est de cette règle cartésienne de l'évidence que découle la «déduction fabricatrice d'un faux monde». Certes on nous dira que là est la base de la pensée mathématique. En quoi nous nous élevons en faux. Revel a bien fait ressortir que chez un Galilée, la démarche mathématique est une démarche «constructiviste» consistant à construire les axiomes à partir du réel. C'est parce que les mathématiciens oublient trop souvent cette démarche qu'ils s'enferment dans un «faux monde». Au contraire des hiérarchies bourgeoises et idéalistes des mathématiques, les grandes constructions qui depuis la deuxième moitié du siècle dernier ont remis en question l'architecture bimillénaire des mathématiques ne peuvent être dissociées de l'ensemble des courants idéologiques, philosophiques, scientifiques et politiques qui remettent en question depuis cent vingt-cinq ans la structure même de la pensée occidentale pour en aboutir, dans la lutte des peuples, aux éclatements actuels.

Au plan des mathématiques, combien nous paraît vraie cette définition de la démarche mathématique (20) : «Son début normal consiste en observations portant sur des aspects de la réalité. Vient ensuite la constatation que certains des faits observés découlent logiquement les uns des autres. Après certains essais, pour établir entre ces faits leur coordination logique, finalement, des hypothèses sont proposées qui impliquent les conséquences observées dans les faits. Le corps de propositions logiquement ordonnées qui en résulte est une science mathématique abstraite, souvent appelée **modèle mathématique** de la portion de réalité qu'étudie cette science particulière. Il ne se fait que ces hypothèses impliquent d'autres

conclusions susceptibles d'être soumises au contrôle de l'observation. Si quelques-unes d'entre elles ne se trouvent pas confirmées, les hypothèses doivent être modifiées ou abandonnées. Il faut alors imaginer un nouvel ensemble d'axiomes dont les implications se trouvent vérifiées par l'expérience, de quelque manière concrète. Ainsi, la science empirique détermine-t-elle les problèmes posés à la science mathématique pure, tandis que celle-ci déduit logiquement les théorèmes qui doivent être contrôlés, expérimentalement, par la science empirique. Cela signifie que la déduction peut suggérer des expériences cruciales réalisables au laboratoire ; de même les observations faites au laboratoire peuvent suggérer un programme de travaux déductifs impliquant la conception et la critique de différents modèles mathématiques. Ces deux rôles sont solidaires et complémentaires».

C'est en fait la démarche décrite par Mao-Tsé-Toung dans «De la pratique».

Le philosophe tchèque Karel Kosik a ces dernières années développé et approfondi le texte célèbre de Marx sur la Méthode de l'Economie politique. Voici comment la conception dialectique s'oppose à la démarche de l'évidence, de la déduction fabricatrice d'un faux monde (21) : «La connaissance dialectique de la réalité n'épargne pas les concepts isolés sur le chemin ultérieur de la connaissance ; ce n'est pas une systématisation de concepts qui procède par addition, une systématisation qui s'élabore sur une base immuable et acquise une fois pour toutes, mais un processus en spirale d'interpénétration et de clarification mutuelles des concepts dans lequel l'abstraction (unilatéralité et isolement) des différents aspects est dépassée en une corrélation dialectique quantitative-qualitative, régressive-progressive. La conception dialectique de la totalité non seulement signifie que les parties sont en interaction et connexion internes avec le tout, mais aussi que le tout ne peut être pénétré en une abstraction située au-dessus des parties, du fait

que le tout se crée lui-même dans l'interaction de ses parties».

b) «Le second de diviser chacune des difficultés que j'examinerais, en autant de parcelles qu'il se pourrait, et qu'il serait acquis pour les mieux résoudre» et «Le troisième de conduire par ordre mes pensées en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu, comme par degrés, jusques à la connaissance des plus composés ; et supposant même de l'ordre envers ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns des autres».

Le grand progrès de la philosophie contemporaine est la découverte du concept de Totalité. Celui-ci lié aux concepts de Contradiction dynamique, forme la base de la méthode dialectique, ou en reste au stade statique du structuralisme lorsqu'il n'appréhende pas cette dynamique.

Karel Kosik l'a ainsi opposée à la pensée cartésienne et bourgeoise : «Par différence à la connaissance systématique (qui opère par voie accumulative) du rationalisme et de l'empirisme, qui partent de principes fixes en un processus systématique d'addition linéaire de faits nouveaux, la pensée dialectique se développe de la prémisse que la pensée humaine se réalise par un mouvement en spirale, dont tout commencement est abstrait et relatif. Si la réalité est un ensemble dialectique et structuré, la connaissance concrète de la réalité consiste, non dans l'addition systématique de certains faits à d'autres, et de certains concepts à d'autres, mais en un processus de concrétisation, qui procède du tout aux parties et des parties au tout : du phénomène à l'essence et de l'essence au phénomène ; de la totalité aux contradictions et des contradictions à la totalité et précisément dans ce processus de corrélation en spirale, dans lequel tous les concepts entrent en mouvement réciproque et s'éclairent mutuellement, accède au concret».(21)

Nous n'apporterons pas ici de nouveaux exemples de la supériorité de la pensée dialectique à ceux déjà ci-

tés, à ceux que chacun peut, en 1970, éprouver.

Dans tous les domaines de la science, la pensée dialectique, la méthode consistant, non pas à étudier des faits isolés, ni à les classer et les dénombrer, mais à aller des parties au tout et du tout aux parties, la méthode consistant non à étudier des structures statiques mais des processus de structuration, démontre sa supériorité. Dans tous les domaines de la science la création s'affirme non par de froids procédés déductifs tirés des évidences, mais par la synthèse dialectique de la raison et du sensible, de l'intuition et du raisonnement, de la pratique et de la théorie.

c) Reste le quatrième précepte : «Et le dernier, de faire partout des dénombrements si entiers, et des revues si générales que je fusse assuré de ne rien omettre».

Voilà en effet le dernier refuge de nos mandarins. Incapables de créer il ne leur reste plus qu'à faire de laborieuses monotonies. Et surtout, pas d'action, pas de conclusion, pas de réflexion avant «que je fusse assuré de ne rien omettre». Plus l'enquête, plus le dénombrement est long, plus la «planque» universitaire ou de «l'expert» est belle, plus aussi veut-elle stériliser les esprits, la conscience du peuple, la création. Le Maroc en a vécu un bel exemple dans le Gharb. Le «Projet Sebou» a été si parfait, si complètement dénombré que son élaboration sur le papier a demandé plus de temps que celui mis par les Chinois, munis de pelles, de pioches et de couffins, pour «dompter le fleuve Hual». Mais au Sebou, les considérations de «rentabilité» ont amené à écarter le problème des inondations !

Pour conclure, nous nous contenterons d'opposer à la pensée stérilisante d'un Descartes à l'entreprise néocoloniale de la francophonie, la pensée du plus grand des philosophes arabes, Al-Ghazali, en soulignant que cette recherche de la pensée créatrice, intégrant raison et sensible, est celle de toute la philosophie arabe, de Al-Ghazali à Maïmonide.

Pour Al-Ghazali, la fin de l'homme sur terre est dans la purification de l'esprit, mais c'est une fin pratique : «La science est un arbre dont le fruit est la pratique». On se perfectionne intérieurement par cette émotion sentimentale qui procède de la science et s'exprime par l'action. Trois degrés de la vie spirituelle : connaissance émotion ou sentiment, et l'action. Le premier pour le second, le troisième dans le second» (22).

Rapprochons la pensée d'Al-Ghazali de la pensée dialectique contemporaine que nous avons rappelée. La pensée dialectique d'Al-Ghazali, cœur de la philosophie arabe, nous paraît pouvoir être autrement plus à la base de la construction d'une culture arabe révolutionnaire et créatrice et de la construction intellectuelle et scientifique de la nation arabe que la pensée stérilisante d'un Descartes. Cette construction s'intégrant à et intégrant la pensée dialectique contemporaine apportera alors de nouveaux enrichissements à la pensée universelle.

## références :

(1) Bulletin Economique et Social du Maroc, n° 109, Avril-Juin 1968.

- (2) N. Wiener. Cybernétique et Société Collection 10/18.
- (3) H. Salvat. L'intelligence, mythes et réalités, Editions Sociales.
- (4) Economies et Sociétés. Août 1969.
- (5) Encyclopédie de la Pléiade. Logique et Connaissance Scientifique.
- (6) Genèse et Structure. Mouton. 1965.
- (7) Cité par M. de la Bastide, Culture arabe et culture française, in revue Orient, N° 33, 3<sup>e</sup> trim, 1963.
- (8) Histoire de l'Humanité. UNESCO.
- (9) Encyclopédie de la Pléiade. Le langage.
- (10) J. Piaget. Psychologie de l'intelligence, A. Colin. Collection U2.
- (11) Tran-Duc-Thao. Du geste de l'index à l'image typique. La Pensée, n° 147 - 148 - 149.
- (12) J.P. Vernant. Mythe et pensée chez les Grecs. Maspéro.
- (13) Encyclopédie de la Pléiade. Histoire des Littératures. T. III.
- (14) J.F. Revel. Histoire de la philosophie occidentale. T. II. Ed Stock.
- (15) D'Alenport. Discours préliminaire de l'Encyclopedie. Ed. Gonthier.
- (16) Descartes. Le Discours de la Méthode. Notes de J.M. Fataud. Ed. Bordas.
- (17) L. Goldmann. Le Dieu Caché. Gallimard
- (18) Les Etudes philosophiques. Juillet-Décembre 1968.
- (19) J.D. Bernal. Science in History. Ed. Watts. Londres.
- (20) M. Richardson. Eléments de Mathématiques modernes. Dunod.
- (21) K. Kosik. Dialectique du Concert. Maspéro (texte des citations retraduit ici de l'édition mexicaine).
- (22) G. Quadri in « La philosophie arabe dans l'Europe médiévale des origines

# **littérature maghrébine actuelle**

## **et francophonie**

par a. laâbi

---

### **pour situer le débat**

---

Le moment est venu, pour les écrivains maghrébins de la nouvelle génération qui s'expriment en français, de préciser en toute rigueur leur attitude vis-à-vis de la langue dans laquelle ils écrivent.

Précisons que la présente contribution à ce débat ne devrait pas être comprise comme un manifeste. Nous ne pouvons parler qu'en notre nom, c'est-à-dire au nom de quelques écrivains marocains ayant participé d'une manière effective à la revue SOUFFLES. Avec cela, nous pensons que beaucoup de nos camarades algériens et tunisiens partagent en principe, globalement, nos idées. Mais nous estimons ne pas avoir le droit de parler en leur nom ou de décréter quoi que ce soit qu'ils n'auraient pas élaboré et approuvé avec nous. C'est dire que nous les appelons à participer de leur côté à ce débat.

On nous a dit, on nous dit souvent : « Nous ne comprenons pas pourquoi vous, jeunes écrivains conscients, militants pour une culture de libération, vous puissiez avoir écrit et écritiez toujours en français ».

On nous a dit aussi : « Ce que vous écrivez en français ne peut pas enrichir la culture nationale et ne peut être que marginal ».

On nous a laissé entendre parfois : « Vous êtes le produit du colonialisme et vous ne pouvez être que complices du néo-colonialisme ».

Nous avons tenu à citer ces critiques le plus fidèlement possible, les louanges nous intéressant peu ici. Par contre, les analyses rigoureuses et objectives qui ont été écrites sur notre travail, nous essayerons de les rejoindre<sup>e</sup> dans notre propre version de l'analyse à faire.

Disons tout d'abord que nous n'avons jamais essayé d'esquiver ces questions ou de nous enfermer dans le silence. Ces critiques, pour la plupart (sauf celles qui proviennent d'individus ou d'organismes mal intentionnés, essayant de masquer leurs positions réactionnaires ou leur médiocrité par une offensive de mauvais aloi contre une production dont les exigences profondes les gênent et les acculent à des choix dont ils

sont incapables), ces critiques constituent donc pour certains d'entre elles, des interrogations légitimes, partant d'exigences auxquelles nous nous joignons souvent. Chaque fois que l'occasion s'est présentée, nous n'avons pas hésité (comme c'est le cas maintenant) à nous définir et redéfinir et à souligner la nature des remises en question que nous sentions nécessaires pour le dépassement des attitudes ambiguës et pour la clarification.

Aujourd'hui, cinq ans après la publication de nos premiers textes et dans des circonstances où le problème posé par ce débat est plus que jamais d'une brûlante actualité, nous tenons à faire le bilan de notre expérience et à préciser nos positions.

Rappelons toutefois que ce débat inhérent à la littérature maghrébine écrite en français ne date pas d'aujourd'hui. Dès l'apparition de cette production autour des années cinquante, le problème s'est posé. Il est devenu depuis lors un des thèmes permanents de toute étude consacrée à la dite littérature.

Certains écrivains concernés ont eux-mêmes saisi la nature des ambiguïtés qui pouvaient peser sur leur travail et ont essayé, avec plus ou moins de bonheur et de justesse, de les confronter.

Mais ce serait trop long, dans les limites de cette mise au point, de faire l'historique de ce dossier. Nous espérons y revenir une autre fois (1).

Notre attitude fondamentale, nous pouvons la caractériser par la formule de **co-existence**, mais une **co-existence non pacifique**, empreinte de vigilance. Nous sommes constamment sur nos gardes. Assumant provisoirement le français comme instrument de communication, nous sommes conscients, en permanence, du danger dans lequel nous risquons de tomber et qui consiste à assumer cette langue en tant qu'instrument de culture. On voit bien l'inconfort de cette situation et on devine le travail accablant (qui ressemble parfois à de la prestidigitation) que nous devons mener pour renflouer tous les mécanismes mentaux et culturels de la langue dans laquelle nous écrivons.

Fatalement, l'expression en langue française chez l'écrivain conscient de ces problèmes est une expression retournée à plusieurs niveaux, c'est-à-dire, le produit d'une série de filtrages et d'opérations de tri. Le schéma pouvant être le suivant :

— le fonds culturel esthétique et idéologique à communiquer est national, populaire, arabe,

c'est-à-dire celui de nos **spécificités** en même temps que de nos **solidarités**.

— l'instrument linguistique utilisé véhicule une culture et une idéologie de classe propres à la réalité française et occidentale.

— l'opération consiste d'une part à neutraliser, sur le plan de la terminologie et des modèles culturels, les éléments véhiculés par la langue étrangère et que nous jugeons négatifs, d'autre part, à faire rentrer dans cette langue une autre terminologie, d'autres modèles qui nous sont propres (2).

On aboutit ainsi à une opération de transculturation sans que le but recherché (exprimer notre totalité) soit une quelconque synthèse de cultures. C'est ce qui a fait souvent dire que la littérature maghrébine ou négro-africaine d'expression française ne pouvait être qu'une littérature terroriste, c'est-à-dire une littérature brisant à tous les niveaux (syntaxe, phonétique, morphologie, graphie, symbolique, etc...) la logique originelle de la langue française.

C'est ce qui fait aussi que beaucoup d'amoureux du Tiers-Monde trouvent une jouissance particulière dans cette littérature. On a vu ainsi des critiques jubiler en s'exclamant que cette littérature enrichit la langue française. D'autres y trouvent simplement leur compte en matière de dépaysement, folklore et regain de vitalité.

Evidemment, ces exclamations relevant d'un paternalisme-vam-

pirisme plus ou moins subtil ne nous concernent pas. Soulignons toutefois qu'elles émeuvent encore beaucoup de nos écrivains qui y trouvent une consécration de leurs efforts. Quelle gloire et fierté pour ces gens que de voir le quart de page du journal *Le Monde* ou autre consacré à «l'encouragement» de leur travail. Cela peut aller plus loin dans la mesure où l'écrivain aura tendance à développer dans son œuvre les aspects soulignés par cette critique étrangère, les trouvailles dont elle s'est particulièrement régalée.

Pour revenir au schéma exposé tout à l'heure, nous devons dire qu'il ne suffit pas de le maîtriser intellectuellement et théoriquement. Ce schéma se réalise ou ne se réalise pas dans l'œuvre. C'est donc aux œuvres elles-mêmes qu'il faut s'adresser pour demander des comptes.

Prenons le cas de deux écrivains algériens de la généra-

(1) Le lecteur peut d'ores et déjà, pour se préparer davantage à ce débat, consulter les documents suivants :

- \* Maek Hadjad : Les zéros tourment en rond. Maspéro, 1961.
- \* Albert Memmi : Portrait du Colonisé. Buchet-Chastel, 1957.
- \* Albert Memmi : Anthologie des écrivains maghrébins d'expression française. Présence Africaine, 1964.
- \* Abdelkadir Khatibi : Le roman maghrébin. Maspéro, 1968.
- \* Revue Confluent : n° spécial «Aspects de la littérature maghrébine contemporaine», n° 47, 1975.
- \* Revue Orient, n° 35, 1965 (Paris).
- \* Souffles : n° 1, 3, 4, 5, 10/11, 13/14.

(2) L'opération inverse (et qu'assument encore certains écrivains maghrébins) consiste à adapter la réalité maghrébine au public étranger. Le cynisme de ces écrivains peut aller jusqu'à mettre des notes en bas de page pour faciliter la tâche à ce public : Hammam : bain maure. Derb : ruelle. Médina : «villa arabe», etc...

non précédente : Kateb Yacine et Malek Haddad. Des deux, c'est sans aucun doute M. Haddad qui a le plus analysé le problème que nous traitons ici. Dans «Les zéros tournent en rond», il avait développé une analyse approfondie (mais dont les arguments restent contestables) du drame linguistique de l'écrivain colonisé. Mais lorsqu'on se reporte à l'œuvre de cet écrivain, on trouve une littérature étroitement dépendante, sur le plan esthétique comme de sa logique de communication, de la littérature française.

Par contre, il est difficile de ne pas sentir dans l'œuvre de Kateb Yacine (lui qui a rarement abordé le problème de l'expression française ou qui l'a abordé d'une manière assez gauche à notre avis) le souffle profond de la nation et du peuple algériens. Nedjma reste jusqu'à nouvel ordre (et quoi qu'on puisse penser de l'évolution ultérieure de son auteur) une des plus belles et plus fortes productions de l'esprit maghrébin. Ceci était un exemple rapide pour montrer que c'est le résultat qui compte et non le raisonnement abstrait qui précède l'œuvre.

L'authenticité d'une œuvre, son degré de participation au projet de libération sur le plan culturel dépend de la sensibilité, de la lucidité et de l'engagement multiforme de l'écrivain dans la lutte de son peuple.

### **surmonter le bilinguisme**

**Nous tenons à affirmer clairement que notre littérature de demain devra surmonter définitivement le bilinguisme pour son action, sa cohérence et sa beauté futures.**

Cette option ne saurait admettre aucune hésitation. Toute tentative de faire planer la moindre hypothèque sur le futur ne peut relever que de la mauvaise foi de ceux qui trouvent leur confort dans la langue française et qui vivent dans la seule obsession du public de cette langue. Ce que nous disons là ne comporte aucune surenchère. Cette option s'inscrit normalement dans le projet de décolonisation et de libération totales de notre culture. Ce que nous devons savoir, c'est si nous sommes pour ou contre ce projet. Quant à la réussite de ce projet, il est évident qu'elle ne peut s'accomplir à long terme que dans nos langues nationales et populaires.

Entre temps, et dans cette phase précise de décolonisation et de lutte anti-impérialiste sur le plan culturel, tout ce qui peut faire avancer notre combat, le préciser, l'éclairer, le faire connaître, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, ne peut qu'être positif. La littérature maghrébine actuelle écrite en français doit se situer dans ce contexte précis et c'est dans ce contexte qu'on peut apprécier en toute objectivité ses exigences et sa participation.

Notons à ce propos que si nous pouvons être nos propres

critiques, ce n'est pas pour autant que nous perdrons la moindre vigilance quant à la production maghrébine écrite en langue arabe. Nous considérons que notre langue nationale ne doit pas être un alibi pour l'écrivain, qui se croit quitte en matière « d'authenticité » ou de « réalisme » lorsqu'il s'exprime en arabe. Ce confort est tout aussi dangereux que celui que nous indiquons plus haut.

Certes le problème de la nationalité littéraire n'est une affaire ni d'identité ni de passeport. Il ne peut non plus être résolu du seul fait de l'usage de la langue nationale. Le contenu de l'œuvre, et ceci est valable pour les œuvres écrites tant dans la langue nationale qu'en français, est là encore le critère décisif.

Frantz Fanon a écrit «Les Damnés de la Terre» (qui est autant une œuvre théorique qu'une œuvre littéraire) en français. Nous ne pensons pas que les « militants » de la francophonie puissent en tirer fierté. Nous ne pensons pas non plus que le fait que cette œuvre ait été écrite dans une langue étrangère a perturbé ou retardé en quoi que ce soit la culture anticoloniale. Fanon, comme d'autres, a été un vrai militant de la culture de son peuple. Il a pris l'âme qu'il a trouvée ou qu'on lui a imposée. Et il l'a retournée contre les ennemis de son peuple.

Pour en revenir à nous et pour conclure, on peut dire qu'une grande partie de la jeune littérature maghrébine actuelle.

## Les institutions de la Francophonie (1)

— Agence de coopération culturelle et technique, fondée à Niamey par un traité signé par vingt et un Etats le 21 mars 1970.

— Groupe francophone de l'ONU (trente Etats membres, sous la présidence du chef de la délégation tunisienne).

— Conférence des ministres de l'éducation francophones, réunissant les ministres français, africains et malgache deux fois par an depuis 1962 (conférence de Dakar).

— Conférence des ministres francophones de la jeunesse, qui s'est réunie pour la première fois le 5 décembre 1969 et doit se tenir chaque année alternativement en Afrique, à Madagascar et en France.

## ORGANISMES SPÉCIALISÉS :

— L'Association des universités partiellement ou entièrement de langue française est l'une des institutions francophones les plus anciennes (1961). Elle regroupe cinquante-six universités dans dix-huit pays, ainsi que treize membres associés.

— Communauté des radiodiffusions de langue française (ne regroupe actuellement que des organismes européens et canadiens).

— Association internationale des parlementaires de langue française fondée le 18 mai 1967 à Luxembourg et regroupant alors vingt-sept parlements nationaux et six assemblées législatives régionales.

— Association internationale des historiens et géographes de langue française (fondée en 1969).

— Association internationale des avocats et juristes d'expression ou d'inspiration française (créée en 1969).

— Association des fonctions publiques partiellement ou entièrement de langue française (A.F.O.P. E.L.F.)

— Association internationale des sociologues de langue française (17 rue de la Sorbonne, Paris). Présidents : MM. Henri Janne (Bruxelles) et Georges Balandier (Sorbonne). Fondée en 1958 par M. Gurvitch.

## L'ASSOCIATION DE SOLIDARITÉ FRANCOPHONE :

— Cette association a été fondée en novembre 1966. Présidents d'honneur : MM. Jean de Broglie et Jean Charbonnel, anciens secrétaires d'Etat aux affaires étrangères. Président : M. Bousquet, ancien ambassadeur, député U. D. R. de Paris.

L'A. S. F. regroupe tous les organismes fondés sur la solidarité que crée l'usage de la langue française.

## LES ORGANISMES DE DÉFENSE ET D'ILLUSTRATION DE LA LANGUE :

— Conseil international de la langue française. Fondé en septembre 1967 et présidé par M. Joseph Hansse (Académie royale de Belgique), cet organisme se propose de «maintenir l'unité du français dans le monde» et regroupe vingt pays francophones.

— Haut Comité pour la défense et l'expansion de la langue française. Cet organisme, exclusivement français a été créé en mars 1966 auprès du premier ministre pour conseiller le gouvernement et suggérer «des mesures concrètes en faveur de la langue».

Sans constituer des organismes proprement «francophones», les Associations d'amitié France-Québec, France-Belgique et France-Tunisie élargissent l'audience des militants de la francophonie, qui en font souvent partie.

— s'inscrit dans le projet d'élaboration de notre culture nationale dans la mesure où son épice (son lieu d'émanation) est bien l'histoire, la culture et la lutte de notre peuple.

— elle se sert provisoirement du français comme instrument de communication.

— c'est une littérature essentiellement de décolonisation

dans la mesure où elle dynamise de l'intérieur et par les propres armes de l'ancien et du nouveau colonisateur les schémas d'aliénation culturelle et idéologique impérialistes.

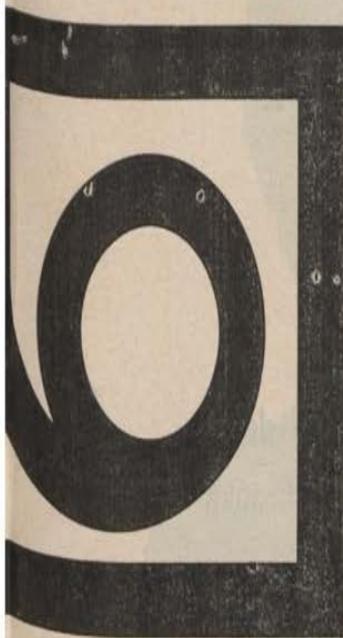
— c'est une littérature de renouvellement dans la mesure

où elle remet en cause (et édifie progressivement d'autres

voies) sur le plan national et arabe toutes les formes d'expression académiques, aristocratiques et bourgeoises existant dans notre culture ou importées de l'Occident.

— enfin, il s'agit d'une littérature qui se construit encore et qui a l'avantage d'avancer en se remettant perpétuellement en question.

## souffles littéraires



C'est à partir du moment où un peuple commence à se chercher et à prendre conscience de sa réalité que sa position devient la plus dangereuse. Car il lui faut alors non seulement faire face à un état de siège permanent, mais encore aux agents destructeurs en son propre sein.

Tout peuple opprimé a ses nègres (ceux que D. Lee appelle niggers) et ses noirs (blackpeople). Le combat doit se mener sur les deux fronts : noirs contre nègres, noirs contre blancs. C'est pour mieux situer ce combat que Don Lee divise la poésie en «poésienoire» et «poésieb-lanche». Ce n'est pas là une position raciste, mais bien plutôt le reflet de la réalité : poésie du peuple opprimé, poésie de l'opresseur. C'est ainsi que certains rimailleurs nègres écrivent de la «poésieb-lanche», le nègre fuit la poésienoire tout comme il fuit la réalité de son peuple, celle d'un peuple opprimé.

Don Lee, poète noir, se bat contre les nègres de quelque race qu'ils soient. Son combat, mené en Amérique, au sein de son peuple, rejoint celui de tous les peuples opprimés. Car, comme l'a dit David Hillyard, l'un des leaders du mouvement «Panthères Noires» «C'est en combattant ici-même, en Amérique, que réside notre contribution à la libération de tous les peuples opprimés».

L'arme de Don Lee, dans ce combat, c'est le langage parlé par son peuple, langage franc, vigoureux et sans complaisance.

La logique du français se prête mal aux exigences de cette langue afro-américaine, et le lecteur comprendra aisément les difficultés de la traduction. Ces difficultés se trouvent augmentées du fait que chaque mot a une connotation culturelle étrangère à l'univers du lecteur non afro-américain.

Nous aurions aimé voir l'original figurer face à la traduction, mais cela étant difficilement réalisable, nous nous contenterons de quelques notes qui, nous l'espérons, serviront de guide au lecteur.

**don l. lee**

**ne pleure**

**pas**

**hurle**

## Introduction de gwendolyn brooks

Don Lee sait bien que rien de ce qui est humain n'est élégant. Les courants littéraires qui aspirent à l'élégance ne l'intéressent pas. Il est très au fait de la littérature élégante (que n'a-t-il pas lu !), mais bien qu'il respecte les avantages et l'influence d'un travail élaboré, cela ne l'intéresse **pas du tout** de pouvoir aux besoins des départements d'anglais de Harvard et d'Oxford, ou de la Partisan Review, quoiqu'il pourrait, par excellence, leur servir de matière première. Il s'adresse à des noirs avides de ce qu'ils appellent eux-mêmes «la vraie poésie». Ces noirs se retrouvent et retrouvent ce qui compose leur existence dans l'élan agile, sain, et vigoureux de ses vers libres. L'élégance est bien le dernier de leurs soucis. Il est très difficile d'enchanter par d'élégantes méthodes un type au ventre creux. Il ne peut pas les entendre. Les bruits de son estomac, plus intéressants, sont bien trop forts.

Don Lee n'a aucune patience envers les écrivains noirs qui ne projettent pas leur noirté vers le public noir. Il garde toujours présents à l'esprit certains faits intéressants : «Je suis né en esclavage en février 1942».

De nos jours les poètes authentiques sont les poètes noirs. Récemment l'un des critiques écrivit (à propos des poètes blancs) : «... On ne se donne guère de relier un désir ardent de la mort, qui n'est pour eux que l'atroce manière de sauvegarder leur dignité, je dirais même, de survivre - sinon en tant qu'hommes, du moins en tant que poètes». Plus loin, il ajoute : «Bien que la mort ne puisse résoudre les problèmes de chaque individu en particulier, elle reste cependant la solution que les poètes attendent et souhaitent de toute leur âme».

Peut-on imaginer Don Lee adoptant une telle attitude ? Les poètes noirs ne souhaitent pas la mort. Lorsque le choix est possible, ils ne choisissent de mourir qu'en défense de la vie, en sa défense et en son honneur



## Poétique noire

pour tous ceux

à venir

Le facteur le plus significatif des poèmes, de la poésie que tu vas lire c'est *l'idée*. *L'idée*, ce n'est pas la façon dont un poème est conçu, mais la conception elle-même. A partir de *l'idée*, nous évoluons vers un développement et une trajectoire (trajectoire : la mise au point de ton idée dans un sens positif ou négatif ; ça dépend de l'orientation du poète). Forme poétique est synonyme de structure poétique et c'est ce qui guide le développement de ton idée.

Ce que tu vas lire c'est d'la poésienoire. La poésienoire est écrite pour/à/à propos de/et autour de la vie/esprit/action/humanisme et existence totale du peuplenoir. La poésienoire dans sa forme/phonétique/lexique / intonation / rythme répétition / direction / définition et beauté s'oppose à ce qui aujourd'hui (et hier) est considéré être la poésie, c'est-à-dire la poésieb-lanche. La poésienoire dans sa forme la plus pure est diamétralement opposée à la poésieb-lanche. Alors que les poétenoirs se tournent vers le concret plutôt que vers l'abstrait (concret : l'art pour le peuple ; la langue noire ou la langue afro-américaine par opposition au bon anglais etc.). La poésienoire vise à définir et à légitimer la réalité du peuplenoir (cette réalité seule qui pour nous

est réelle). Ceux qui tiennent les rênes du pouvoir (les nonpeuple) contrôlent et légitiment la réalité des noirs (les vraiepeuple) à partir de ce qu'eux, les nonpeuple, considèrent réel. C'est-à-dire que pour les nonpeuple, des programmes de télévision comme «Julia» (1) et «The Mod Squad» (2) reflètent la vision qu'ils ont de l'êtrenoir, de ce qu'il signifie ou devrait signifier. Ainsi donc, la poésienoire est là pour nullifier l'influence négative des mass-media ; que ce soient la télé, les journaux, les magazines ou un typeb-lanc en train de clamer sur scène qu'il est «en esprit notre frère-aux-yeuxbleus».

Le peuplenoir doit se porter là où toute confrontation avec les nonpeuple est significative et constructive. Cela signifie que la plus grande partie, sinon la totalité de la poésienoire sera *politique*. Je suis souvent tombé sur des artistes noirs

(1) Julia : feuilleton de la télé américaine dont l'héroïne est une jeune infirmière noire qui chaque semaine doit faire face à un nouveau problème dans sa vie professionnelle et effective.

(2) Mod Squad : feuilleton hebdomadaire de la télé américaine dont les héros parmi lesquels figurent une jeune fille blonde et un jeune noir se déguisent en hippies afin de résoudre des énigmes policières, assassinats, drogue, etc...) ou d'espionnage.

(poètes, peintres, acteurs, écrivains etc...) qui pensent qu'eux-mêmes et leurs œuvres devraient être apolitiques d'une façon négative envers les gens noirs. Il n'y a pas d'art noir neutre. Ou bien il est ou bien il n'est pas, un point c'est tout. S'affirmer non-politique est aussi dangereux que s'affirmer «rien moins que nécessaire», c'est une façon «intellectuelle» de se tailler, et les nègres se taillent aussi régulièrement que le gazon des beaux-quartiers de banlieue de la Nouvelle Angleterre. C'est parce qu'il est politique que l'artiste noir est considéré comme dangereux pour ceux qui sont au pouvoir, les nonpeuple. En définissant sa propre réalité et en la légitimant, l'artiste noir devient une force positive au sein de la communauté noire (imaginez LeRoi Jones (Amir Baraka) écrivant les paroles des chansons de James Brown). Vois-tu, noir pour le poète noir, c'est un mode de vie. Et puis, son action totale reflètera cette noirceur et au lieu d'être un contradicteur de plus, il sera un exemple pour sa communauté.

La poésie noire continuera de définir ce qui est et ce qui n'est pas ; elle dira ce que c'est qu'être et comment l'être (comment l'être). La poésie noire est et continuera d'être un facteur important dans l'édification de la culture. Je suis convaincu que c'est cette édification de la culture

que Robert Hayden avait présente à l'esprit lorsque, dans un de ses premiers poèmes, il a écrit ces vers :

L'heure est venue de faire venir les enfants  
Le soir dans la quiétude de la salle familiale  
Et de leur y apprendre les légendes de leur sang

La poésie noire c'est l'excellence et la vérité, et elle persévéra dans cette voie. La poésie noire se chargera de dénoncer et d'oblitérer ce qui n'est pas nécessaire à notre existence en tant que peuple. *En tant que peuple* c'est la seule manière de subsister et l'édification de la nation noire doit se faire à la vitesse maximum. La poésie noire, c'est Ornette Coleman enseignant le violon et les «Suprêmes» redevenant noires. La poésie noire est comme un rasoir effilé qui entaillera profondément la chair, brandi non pour blesser, mais pour tuer l'esprit noir inactif. Mon père, tiens !, il se débrouillait toujours pour se tirer d'affaire, et il n'a jamais été pris sur le fait, et je suis plus malin que lui ; c'est un combat aux frontières bien définies et moi je sais de quel côté je suis. Salut. A toi maintenant.

*As-Salaam Aleikum*

don I. lee

(à John Coltrane/de la part d'un poète noir/  
dans un appt. de sous-sol, en pleurant des larmes sèches  
de "you ain't gone").

des années soixante  
est venu  
un train  
débouchant/des  
années cinquante avec un  
wagon doré  
dévalant les rails  
de l'innovation

embouchant son instrument  
a-mélodique  
cris rauques  
hurlant  
pétaradant

faisant reculer certains  
(ces lecteurs de journaux qui pensent que la virilité  
est quelque chose d'inné)

faites entrer les autres  
(les rares personnes qui ne sont pas convaincues  
que le monde existe autour de la blan  
cheur patentée et de Leonard Bernstein) (1)

musique endolorie  
assassinant notre esprit (nous re-naissons)  
nés dans une aberration néotérique  
et puis soudain  
on envie l'  
AVEUGLE -  
on sait que lui  
enendra ce que jamais personne ne  
verra

la musique est comme  
ma tête - d'un noir laineux/  
sensation bien désagréable mêlée  
de chansons se recoupant en :  
nou-ouououououououououous  
NOU-OUOUOUououououououououous  
NOU-OUOUOUOUOUOUOUOUS

chante  
fort et  
haut

(1) Leonard Bernstein : chef d'orchestre qui dirige le Philharmonique de New York, compositeur de "West Side Story". Il tire sa popularité de la façon très maniérée dont il dirige son orchestre: passe souvent à la télévision.

de toute  
ton âme

un peuple qui chante  
au rythme de moi  
me peignant. me  
cardant

j'ai pleuré billie holliday. (2)  
les blues, c'est pas not' couleur le bleu  
le blues exhibant des illusions de virilité.  
détruites par toi. Ascension en :

hurle-aaaaaaaa-nt  
HURL-AAAAAAAAAAAA-nt  
HURL-AAAAAA AAAA-nt

chante  
fort et  
longuement  
de toute  
ton âme

le bleu c'est pas not' couleur, nous sommes noirs.  
le bleu c'est pas not' couleur, nous sommes noirs.

les blues me faisaient tout bonnement  
chialer).

soultrane (3) est parti en voyage  
il a laissé des images de l'homme  
il était le modèle à suivre pour  
tes faiseurs d'hommes et l'annihilateur  
des porteurs de porte-documents.

Trane (4) est parti.  
(l'a pris son chapeau et m'a laissé tout seul)

mais, frère,  
j'ai pas pleuré,  
j'ai seulement -

Hurl-eeeeeeeeeee-é  
HURL-EEEEEEEEEEEE -E  
nou-cuououououououous  
NOU-OUOUOUououououOUOUOUOUS  
NOU-OUOUOUOUOUOUOUOUS  
OU EST-CE QUE T'ES PARTI, FRERE ?

chante  
haut et  
fort  
de toute  
ton âme et  
laisse  
ta voix

(2) Billie Holliday : chanteuse de blues d'avant-guerre, connue surtout du public noir américain.  
(3) Soultrane : mot formé de soul (âme-ef soulmusic) et de Trane (abréviation de coltrane).  
(4) Trane : abréviation de coltrane. Jazzman contemporain. Se prononce en anglais comme "train".

Ça jait mal, des grands bébés  
qui meurent nés. je m'suis attrapé  
un train. roues d'acier brisées  
par des batônnetts de polo glacé. j'suis sorti  
et j'ai essayé d'm'envoyer une putain de cinq sous  
avec ma carte de la standard oil.

(j'suis tombé sur un pédé qui poliment  
s'est gratté le derrière en ma présence.  
il a souri avec ses dents cassées pourries par  
sa langue trop usée. visage en coup de poing.  
dents tombées au rythme de "yesterday"  
chanté par ray charles).

les blondes se marraient encore plus  
avec des nègres à la dent saillante  
qui économisent des pennies (5) et des bouteilles de coca pour le week-end  
pour jouer au nègre et à d'autre inventions dégueulasses.  
be-bop-ant sur la chanson de james brown  
sueur froide - ces nègres-là ne suaient pas,  
ils transpiraient. et la teinture de la blonde lâcha,  
je me suis enfui. elle aussi, avec leurs pennies, leurs cocas  
et leurs âmes. à la semaine prochaine, même heure, même longueur d'ondes  
pour l'anti-moi en une leçon.

pour ces nègres homo et couards  
qui jouent du tchaikovski et  
les beatles et qui habitent des  
duplex et ont  
l'esprit en duplex et  
des petites amies en duplex.  
qui commettent l'acte  
sexuel tout habillés

(qui se cachent à la salle de bain pour lire  
jet magazine, qui ne lisent pas le chicago  
défendu à cause des fautes  
d'orthographe et qui exhibent des étagères  
entières de livres européens. intacts. qui

---

(5) pennies : quelques sous.

cachent leurs disques de little richard et de lightnin'  
slim et vous demandent "john qui ?"

de la haine instantanée).

frère, ils ne connaissent rien d'autre,  
ils sont trop occupés à s'endetter, à  
exprimer leur humanité et  
à se déshabiller de leur couleur.

HURRRRR/nou-nououououous/cris/ahiiii  
ahiiiiii/cruiiiiiie/ouii/ii  
ahHHHHHHHHHHH/NOUOUOUOUOUS/crIII

improvise  
de toute  
ton âme

IIE

nou-ouououNOU-OUOUOUOUNOU-OUOU-OUOUS

ces cons de blancs t'ont entendu et  
ils ont été annihilés, désintégrés.  
un crétin m'a demandé, pendant  
my favorite things, si  
tu étais pratiquant.  
j'ai tiré sur cet enfant-de-putain et j'ai dit,  
"comme tu vois".

mais, frère,  
j'ai pas pleuré.  
je m'suis camé pour m'débarrasser de mes pensées ---  
ça les a pas empêchées de revenir.  
de revenir me détruire

et cet AVEUGLE  
eh ben, je l'envie plus  
je peux voir son entendre  
et entendre son entendu par mes pores.  
je peux voir mon je, c'était la vérité que tu as donnée,  
comme une merde quotidienne  
fallait qu'elle vienne.

tu peux hurler - frère ?  
tu peux hurler - frère ?

très  
doucement

je t'entends bien  
je t'entends bien

et les dieux t'entendront aussi.

**un message que tous les noirs pourront piger**

**( et même quelques nègres )**

*nous y arriverons*

*noUS : le peuplenoir, le peuple beau; noUS, les fils, les filles d'un peuple beau*

*que noUS soit rendu*

*le nonimpossible*

*voici venu*

*le temps, l'épreuve*

*tant qu'il nous reste quelque chose à sauver (autre que nos vies)*

*ensemble nous avancerons*

*l'arme à la main et nos familles*

*fusionneront avec le soleil*

*avec l'une/i' autre*

*nous aimerons,*

*nous avons toujours aimé*

*gardons notre sang-froid et aidons l'un/l'autre*

*allez-y*

*vos droits sont au bout du chemin*

*sous la lune,*

*dans la nuit*

*donnez un sens nouveau*

*à l'étoile du nord (1)*

*à la noirté*

*à noUS*

47

---

(1) L'étoile du nord : elle guidait la nuit les esclaves qui s'évadèrent des plantations du sud.

découvrez de nouvelles étoiles :  
 étoiles réverbères qui exploreront en œil maléfique  
 étoiles électriques que seul peut voir le peuple vrai  
 étoiles propres, étoiles africaines, étoiles asiatiques,  
 étoiles noires œuvres d'art qui pourriront les valeurs-banches  
 étoiles meurtrières qui s'élanceront contre  
 le nonpeuple

venez  
 frères/pères/sœurs/mères/fils/filles  
 dansez comme un seul corps  
 avancez lentement  
 conscients de votre rythme  
 conscients de ce qu'est la vie  
 de ce qu'elle pourra être  
 et souvenez-vous que nous ne sommes pas des hippies

### NOUS SOMMES NES HIP (2)

allez-y. souriez un peu  
 oui, c'est ça peuple beau  
 prenez la relève, passez dès maintenant, passez dès maintenant, passez  
 /dépassez  
 maintenant dépassez maintenant dépassez maintenant dépassez maintenant dépassez  
 sez/dépassez  
 passez, dépassez, passez  
 dépassez, dépassez, dépassez  
 le peuplenoir  
 s'avance, s'avance pour remettre  
 cette terre entre les mains  
 de l'homme

De ce mot a été tiré «hippie»  
 (2) Hip : mot du langage populaire qui a plusieurs sens.  
 — être hip : être «à la coule»  
 être «à la hauteur», bien connaître les réalités de ce monde  
 — être moderne, à la page  
 de ce mot a été tiré «hippie».

## *l'Unité Nigériane/ou des petits nègres qui tuent des petits nè-*

*gres* (pour mes frères Christopher Okigbo et Wole Soyinka)

*imagine un peu  
que ceux qui font  
les guerres  
soient obligés de se battre ?*

*ça s'appelle l'ornoir  
et vous  
mes frères/anciens guerriers  
qui possédiez la nuit  
qui  
ne connaissaient pas d'intrus  
vs. êtes devenus asservis  
et avez sciemment vendu vs/ns mères  
il n'y a plus de larmes  
les larmes n'arrêtent pas les balles  
les morts ne pleurent pas  
les morts poussent, c'est tout; bonne récolte cette année,  
pas vrai*

*ça s'appelle l'ornoir  
et vs. vs. battez aveuglément  
vs. vs. lancez contre vs./propres mi-nuit  
contre vs./propres enfants de demain.*

*allez un allez deux  
contre le milieu il y a  
un programme spécial avec l'agent de l'O.N.C.L.E.  
avec un nègre sur le dos  
qui jouait au ping-pong avec jésus  
et qui a gagné  
petits nègres  
qui tuez des  
petits nègres : à temps/en temps/en dehorsdutemps/en  
leurtemps/autempsdesautresgens car  
les nègres tuaient les nègres toutletemps*

*imagine un peu  
que ceux qui font  
les guerres  
soient obligés de se battre ?  
l'ornoir ce n'est pas  
le nouveaunègre :*

avec l'accent britannique  
il m'a appelé "vieille branche" un jour,  
j'ai frotté sa peau  
ça n'a pas déteint, même lui s'en est étonné

qui là  
un autre pédé qui fumait la pipe  
il a perdu ses couilles en  
complet croisé  
en faisant de la publicité à la télé  
avec son diplôme d'histoire européenne  
petit nègre  
s'est suicidé avec une cravate de hippie  
sa m'man l'a même pas reconnu/

elle a cru que c'était de la réclame pour la TWA ou  
quelque chose qui sortait d'une machine à sous bariolée

l'a insultée  
en parfait anglais  
l'a appelée :  
Maman-Chérie

#### RECHERCHÉ RECHERCHÉ

des guerriers noirs pour le sud  
pour se battre au mississippi africain  
le sud, jeune homme, pays d'avenir.  
ils ont tous raté ce train,  
sauf une sœur  
elle voulait combattre l'ennemi véritable  
mais elle n'était pas "éduquée"  
portait le boubou  
ne parlait que le dialecte  
et avait le monopole de la beauté noire  
quand on s'est connus - elle a souri et m'a dit : "je suis l'or véritable je  
suis l'or-vrai"

imagine un peu  
que ceux qui font  
les guerres  
soient obligés de se battre ?  
le véritable or noir  
était là avant les foreuses  
avant ceux aux yeux-pourris,  
avant les poseurs de barrières,

avant les puits,  
avant l'accens britannique  
avant jésus,  
avant l'air conditionné,  
avant le canon,  
le véritable ornoir : c'était maman et la petite sœur; c'est maman et la petite

sœur.

était là avant les "éduqués",  
avant les mangeurs de cochons,  
avant les porteurs de croix,  
avant le pape,  
avant les guerriers-nègres.  
le véritable ornoir  
c'était le premier guerrier.

le sud, jeune homme, pays d'avenir.

petits nègres  
qui tuez des  
petits nègres  
le faible contre le faible.  
le laid contre le laid  
l'impuissant contre l'impuissant  
le peuplevrai devenant nonpeuple  
et mes frères nous avons plus en commun  
que la pigmentation et la stupidité.  
ce même vieux deux-pour-un  
on l'a joué au coin de la 47<sup>e</sup> rue et d'ellis  
inventé au coin de la 125 et lenox  
et maintenant c'est le double-jeu depuis  
les marécages de palétuviers jusqu'à la savane ;  
deux nègres au prix d'un seul.

nouveaunègre

a perdu son chemin  
une fille bl-anche lui a montré la route  
l'est toujours perdu  
elle a dit bl-anc/l'a cru entendre mords dedans  
l'a tout mangé  
même lui-même

imagine un peu  
que ceux qui font

les guerres  
soient obligés de se battre.

y faisait cavalier seul, s'est trouvé un nouveau dada  
il est "brun" avec un doctorat en  
psy-chol-o-gie  
et y s'promène toujours avec des  
trous  
dans le cerveau.  
perdulatête

l'ai vu l'autre jour  
sa tête sur les rails -  
l'essayait de se débronzer,  
on demande le véritable jésus christ  
s'il vous plaît  
il est convoqué ;  
t'as fait que les noirs se prennent pour des trains

bien dressé.  
européen africain a passé  
un double diplôme  
à Oxford.

y porte des sous-vêtements en ban-lon et des chaussettes blanches.  
s'est débrouillé un regard de tueur,  
est devenu membre du club des anges delamort  
y veut pas plus de deux enfants

le véritable ornoir  
sera rendu infirme  
violé  
puis tué  
par  
ordre  
croissant.

je n'aurais pas  
la joie  
de l'appeler  
ma sœur  
le sud, jeune homme, pays d'avenir.  
imagine un peu  
que ceux qui font  
les guerres  
soient obligés de se battre contre toi.

abdelaziz mansouri :

## ras l'mouqaf

le Cap se presse que je démonte au fer rouge vers une périphérie de combat  
le Cap des Chômeurs  
de toute voix dynamitant l'espace, volant en éclats, déroulant ses pièges qui  
devaient me poursuivre  
pas en songe  
et ses boulimies outrancières dans le kaki et le dialecte régional des ba-  
gnards en liberté, des campagnards en diaspora  
à l'heure des anciens combattants se protégeant du froid contre la murai-  
le à démolir

Ils  
vont porter son déjeuner au détenu, conduire le gosse au msid, poster une  
lettre :

*nous sommes bien et très bien  
ne nous manque que votre cher visage  
nous voulons que vous veniez parmi nous  
nous attendons une réponse immédiate  
et c'est tout*

Ils  
que j'éclipse en coulant depuis Cap que je poursuis de mon seul typhon  
divinatoire n'hésitant pas à les éparpiller sur le pavé, sur les trottoirs, dans les  
mosquées. Ils mangent dans le même plat et se disputent la viande, se volent, se  
saouilent ensemble, se surveillent puis se tapent sur les cuisses, dénigrant leur  
décbéance dans la chute des autres  
vachement cap Ils  
qui savent que Vendredi saint Que Ramadan-obligation-Nuit du Destin  
meilleure à mille mois Que mariage confirme la religion et complète  
la maturité Que la nouvelle femme peut pénétrer dans la maison  
lors même que la défunte soit encore sur la planche mortuaire Que le vrai  
musulman doit savoir lire sa lettre, tuer sa bête, laver son linge Que Dieu est  
grand, donne et prend Que son prophète et le prophète de son prophète  
envoyé au bout de chaque siècle pour régénérer l'Humanité Que que rien  
ne demeure.

me dictent me dictent les voies de ma futurition ô cap

lorsque tu passes  
 jellaba sur l'épaule  
 en direction des cimetières où tu t'arraches les ongles à ramasser les escar-  
 gots et à manipuler les hérissons  
 traînant les jambes entre les dépotoirs à la recherche d'aluminium, de fer  
 et de carton, fouinant avec un crochet, glissant dans tes narines le tube du  
 contraceptif, le respirant jusqu'au sourire, jaugeant la semelle usagée, puis  
 te grattant la barbe avant d'allumer le mégo! d'un geste malin ô cap  
 tout cela sur un bout de trottoir  
 toi  
 la main sur ton nombril et le mien où s'accumule notre pudeur jalousement  
 dérobée ?  
 tu t'interdis  
 tu fumes un ou deux sebsi honni soit qui mal y pense et tu entonnes  
 En-Nil nagachi  
 le Nil d'il y a trente ans que tu dis être le plus beau fleuve du monde  
 ses roseaux fourniraient le naï le plus beau du monde  
 tarbouch et gilet londonien  
*el fanni malouch watan* (Vers une samba aux reflets de Sphynx)  
*l'automne lui a succédé*  
*avec lui se fanèrent les fleurs de l'amour*  
 Cap ainsi fait. De Damas et de Amman. De Baghdad et de Jabal Loubnan.  
 Ainsi fait et tu n'y peux rien. Khaled Beloualid est dans ta peau et tu n'y  
 peux rien. Jaâfar est dans ta peau, l'Oum Kaltoum diluvienne. Alors tu  
 imagines  
 tu imagines :

de Souss il est parti  
 à Damas que le génie a désignée  
 il a frappé à une porte et le personnage est sorti  
 — mon frère grâce à toi un trésor peut être détérré  
 — mon frère honore ma maison et je te serais acquis à jamais  
 c'est à la tombée du jour que les montagnes se sont écartées  
 pour aux deux hommes confier or et pierreries  
 tes chevaux ailés te transportent d'une traite de l'océan au golfe. Tu imagi-  
 nes mon brave. Contes et légendes. Vers une culture de séparés.  
 j'exulte  
 j'exulte  
 cap sur cap jusqu'à la halqa où tu piétines les tessons, où tu bois l'eau  
 bouillante et dévorces vivantes vipères et couleuvres. Tu défais la zazza, tu  
 frappes le sol du pied et tu scandes sur un rythme de trois cent soixante  
 cinq moussem l'invocation à Moula Baghdad. Et les saints, les demi saints  
 et leurs serviteurs honorés. Exaltations où tu t'écroules cosmique frappé dans  
 tes servitudes les plus basses. A prolonger jusqu'à l'étranglement dans des  
 transes d'apocalypse. Tu baves mortes et vivantes, les dattes dépositaires de  
 litanies offertes au plus heureux ; Elles détruiront vos ennemis et les co-  
 épouses par les vertus de la vengeance que toute souffrance appelle. Tu sors  
 ta barbe passée au henné. A brandir trois lunes pleines durant avant de la  
 scalper ma barbe vile comme la ville que voilà promue grande sorcière au

sortir d'une longue prostitution à face noire sous le couvre feu, crachant vers la postérité une lepre qui se refuse, qui projette des caillots marqués à jamais par une digitale de tirailleurs et de goumis, de charniers et de carnage. Et je t'enterre et tu m'enterres mon cap martyr, mon cap sectaire qui va vilipender le Chouri et glorifier l'Istiqlali pour bien faire ton devoir. Afin de mériter le baume des mains caressantes qui se posent sur ton front, te donnant le temps de t'évanouir sous le coup de la plus haute jouissance avant de se dérober, te laissant sous la tête un rocher

un sort où ressasser la mort ancienne et ta détresse quotidienne d'un cap l'autre jusqu'au figuier de tes malheurs où l'on te retrouvera mach' hout (muet ou frappé de surdité) ou victime d'une autre calamité comme c'est légion dans l'éventail de tes infarctus de myocarde, de tes syncopes et de tes artérioscléroses ô cap source à ciel ouvert où la horde catalysée depuis mille ans son œil permanent où s'accumule le pou lpe des nuits collectives éventrées par le couperet du désespoir mais l'aire future d'immortalité

les oiseaux reviendront nicher dans les maisons hautes et larges loin de la cargaison des mutilés où l'aube surgit boiteuse à compromettre pour encore plus de suspicion à chasser vers des esplanades de turbans qui furent blancs ou jamais arbre ne bruit hormis les racines écrabouillant le grain de riz multicolore, brisant l'immense ménopause son jardin vert son bout de terre son coin de mer où va jouir l'homme moyen doué de sourire et de gamètes fertiles où l'on s'exhibe sous des manteaux de vieille fille dans des peaux reprises, montrant bague, ceinture et souliers se pavanant sur des rives de lointaine agonie d'où partir chargé de pâleur de rencontres où côtoyer tout un cap de poulains devenus barbares, à présent moro incapables d'aller au delà de l'enceinte en glissant des remparts sur des cornes de chèvre

puis dormir d'un sommeil tragique peuplé de petites morts disant que le crime ne paie pas que poursuit une malédiction d'orphelins placés sous la garde du glaive le plus rancunier. Liés par le feu et le lieu. N'ignorant que leur pouvoir flanqué d'épines et leurs droits bridés. Tous ensemble en position de symboles cap sur l'œil unique du démon gesticulant et se frappant la poitrine. singe comme sa vérité

fraternel comme la coquille rapace ô cap d'asphyxie l'angoisse bondée de charrettes et de muletiers ma clairière de baïonnettes ma chronologie de générations déjouées

et le temps

l'anti-temps

l'autre temps

notre temps au bord du gouffre où je m'oublie affectivité et somme de  
besoins quelque part, dans quelque lieu fermé au public

j'apprends à haïr à partir d'une idée plus ou moins précise de veuvage  
à errance dans le corps à corps où je me produis soudain investi de violence  
sans une seule formule magique

paré pour l'attentat  
sans te pleurer de douleur inoffensive mon cap  
quand tu te lèves rempart en lacets autour de nos côtes  
quand tu te sépares en marchands de beignets et de charbon, en teinturier,  
en écurie et en four à pain

pour dire  
pour ne pas dire et être le bras et le giron, le sexe et le poumon ô cap en  
anse de panier aux heures de pointe  
en foule d'anonymat derrière les insomnies chroniques et les asthénies à  
prendre en pitié l'espace d'un combat à la fontaine

Cap mon Cap

tu secoues ta crinière vers d'autres forteresses. Tu glisses vers des murailles  
à brouter d'un sourire carbonisé pendant que s'assemblent qui se ressem-  
blent sortis des pores de ton corps  
d'où l'on ramena aussi des couteaux plus ou moins rouillés  
mais que ta colonne vertébrale rendra perlés de mercure réparti en globules  
de survie

hommes et femmes où nous sortons, nous nous retrouvons pleins vis-à-  
vis du rêve portant nos déchets, nos théières, nos souvenirs et leurs murs  
éternels dans les fixations

comme un gaz mortel à respirer pour dire contre sagesse et néant : "j'ai  
consumé ma force l'espace d'une vie de labeur"

Cap Cap Cap

conciliabule depuis tout ce que tu n'es pas  
et dans le rêve cyclique

fougères en escalade autour des miradors

le rêve

regard sous lequel je persiste

villes entières s'arrachant aux historiens et aux envahisseurs

en partance vers demain

où seuls vivent les peuples